

Une peur

Autor(en): **Thuillard, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 47

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199665>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

avait de solides poignets, prend le régent par les épaules. l'oblige à s'asseoir et lui dit :

« A présent, vous allez rester tranquille et ne plus bouger, sans cela gare à vous ! »

Borgognon comprit qu'il s'agissait d'obéir ; il garda le silence. Les spectateurs de cette scène incroyable, indignés tout d'abord, ne pouvaient plus maintenant reprendre leur sérieux, en songeant à l'attitude et aux gestes du régent.

On devine après cela si le reste du sermon fit long feu. Le pasteur avait hâte, d'ailleurs, de dire son fait à Borgognon. Mais celui-ci, qui prévoyait le coup, prit l'avance en s'écriant : « Ma foi, monsieur le ministre, fallait pas me réveiller ! Tant pis pour vous ; c'est votre affaire ».

FRANCEUR.

Une peur.

La conversation était languissante, ce soir-là, dans le salon de Jules Hunger. On avait effleuré divers sujets sans se passionner d'aucun ; l'ennui se peignait sur les visages. Une maladresse renversa et brisa un vase à fleurs ; un ami très nerveux de Jules Hunger fit un sursaut. On parla alors de la peur, des sensations ressenties, des conséquences inattendues, observées à la suite de grandes frayeurs, sur les personnes d'une sensibilité très intense.

— Je vous raconterai une aventure de ma jeunesse, dit Hunger en offrant des cigarettes. J'ai su réellement alors ce qu'était la peur. J'avais dix-sept ans : j'étais parti avec deux amis du même âge, pour faire une course de montagne. Nous arrivons à neuf heures du soir à l'étape où nous devions passer la nuit. C'était au sortir d'un col, un pâturage neigeux, entouré de rocs d'une effroyable verticalité. Un chalet, qui semblait écrasé par les masses surplombantes, était perdu dans ce pacage. Pas un être ; c'était au mois de juin et les vachers n'étaient pas encore montés.

Nous élisons domicile dans cette habitation. C'était une cahute basse, mais longue, composée d'une cuisine et d'une écurie, qui elle seule prenait la moitié du chalet et dans laquelle on entrerait, à l'une des extrémités, par une porte disjointe. On montait par une échelle branlante sous le toit, dans le fenil où couchent les vachers. Nous pensions dormir sur le foin ; mais nulle trace de fourrage ! Notre déception fut grande. Notre mécontentement fut plus grand encore : nous n'avions pas trouvé une goutte d'eau pour nous rafraîchir. Il fallait se résigner et faire bonne mine à mauvais jeu ! Nous allumons un gros feu, car nous grelotions et, après un frugal repas, comme nous n'avions pas l'intention de dormir, nous causons pour tuer le temps. Chacun y va de sa petite histoire et l'un de nous raconte qu'un rôdeur, fait avéré dans la contrée, vagabondait dans la montagne, toujours prêt à faire un mauvais coup !

Las de causer, nous sortons pour contempler le paysage. Minuit était passé. Le ciel avait une teinte de zinc ; pas de lune, beaucoup d'étoiles. Les masses rocheuses se dressaient noires et gigantesques ; des éclairs illuminaient, par intermittences, leurs crêtes et leurs dentelures. Les grandes ombres livides des parois s'allongeaient sur la neige. Pas un bruit, mais un silence sépulcral, affolant. Nous restions sans parler, tant cet isolement nous accablait, tout impressionnés par cette désolation. Une inquiétude sourde nous gagnait, une angoisse nous étreignait ; nous sentions un poids à la poitrine, un serrement à la gorge et notre respiration se faisait courte et haletante. Nous étions tous trois très nerveux et notre sensibilité vibrante, ce soir-là, avec une intensité morbide.

Longtemps, nous restâmes immobiles à regarder ce chaos et nous eûmes grand-peine à nous arracher à la contemplation muette de cette nature terrifiante, pour rentrer au chalet.

A une heure du matin, un de mes compagnons, vaincu par le sommeil, s'étendit sur une table, placée à côté du feu, tandis que nous restions à nous chauffer devant la flamme, assis sur de petits escabeaux.

Notre conversation toute de monosyllabes, de phrases hâchées, était coupée de longs silences pénibles, pendant lesquels on n'entendait que le pétil-

lement du bois dans le brasier et la respiration saccadée du dormeur.

Tout à coup il fait entendre un long soupir, suivi d'une faible plainte. Il gémit et un tressaillement court le long de son corps.

— Qu'as-tu ? demandai-je d'une voix qui tremblait légèrement.

Pas de réponse, mais un cri étouffé.

— Mais qu'as-tu donc ? Rêves-tu ? Voyons, réponds ! répétai-je avec moins d'assurance encore.

Toujours pas de réponse. Les minutes passent. Nous ne parlons plus.

— Il est là ! reprend l'autre.

— Mais oui, nous sommes là ; nous, tes amis !... Il rêve ! dis-je à mon camarade dont je remarque alors la pâleur et les yeux qui me fixent étrangement.

L'inquiétude me gagne ; inconsciemment, nos sièges se rapprochent et, muets, nous attendons.

Un silence terrible.

Le dormeur pousse une nouvelle lamentation. La peur et la colère se mêlent en même temps ; je sens mon cerveau éclater et d'une voix rauque :

— Si tu veux nous faire peur, prends garde !

Mais c'est un cri strident qui résonne dans la nuit.

— O mon Dieu ! dis-je d'une voix blanche, en me serrant contre mon compagnon.

Maintenant, le dormeur remue en gémissant toujours ; il est très pâle ; il se dresse à moitié, son corps tremble, ses bras s'agitent, ses yeux égarés regardent fixement l'écurie ; maintenant, il parle par saccades :

— Le voilà !... Oui, le voilà !... Je le vois !... Il vient ici !... il a son chapeau sur les yeux !... Je le vois très bien !... Il veut ouvrir la porte... là bas... à l'autre extrémité !... Elle résiste !... Non, elle cède !... Mon Dieu ! il me regarde... il me rit contre... Et il s'affaisse sur la table avec un rire affreux de folle épouvante.

D'abord nous nous regardons épeurés : nos yeux disent la même pensée, germée au même moment dans notre cerveau. Nous pensons au rôdeur. Nous le sentons venir, nous le voyons... D'effroi, notre cœur s'est presque arrêté, notre sang nous chante aux oreilles, nos yeux se brouillent et une sueur froide perle. Affollés, nous nous étreignons...

Il nous semble mourir, mais nous ne souffrons pas.

Nous baissions la tête, prêts à recevoir le coup de l'autre qui approche. Pas de secours à attendre dans cette solitude, pas d'armes pour se défendre et d'ailleurs nous n'en serions pas capables ! Nous sommes résignés ; toute énergie est morte ! Nous nous abandonnons à notre sort. Que fait l'autre ? Nous n'en savons rien, nous n'entendons rien ; nous sommes tombés dans une espèce de léthargie...

..... Combien de temps sommes-nous restés ainsi ?

Je ne sais pas. Mais le jour était levé, lorsque notre somnambule nous secoua pour nous réveiller. Nous le regardons ; il est souriant, il paraît en excellente santé. Nous ne disons rien. A notre crise avait succédé le sommeil et nous avions dormi dans les bras l'un de l'autre.

Jamais, entre les trois, nous n'avons fait allusion à cette nuit. Je n'ai jamais su si le dormeur avait eu un cauchemar ou s'il avait voulu jouir de notre effroi ; mais, ce que je sais, c'est que mon ami bégaie légèrement depuis ce moment-là. Quant à moi, je n'ai jamais plus fait de course !

HENRI THUILLARD

Un fossoyeur altéré.

Un habitant du vignoble était le fossoyeur de la commune de ***. Il remplissait ses fonctions à la satisfaction de la municipalité. Cependant, il avait un léger défaut ; sa soif était inextinguible. Dès qu'il avait touché son salaire, il entrerait à la pinte et n'en sortait que le gousset vide et le corps dans l'état contraire. Comme il ne meurt heureusement pas chaque jour quelqu'un à ***, notre fossoyeur n'aurait pu vivre s'il n'avait eu une autre corde à son arc. Il portait les hottées de fumier dans les vignes et se faisait ainsi d'assez bonnes journées. Seulement, ces jours-là, sa soif était encore plus démesurée qu'au sortir du cimetière,

et tout son argent passait de nouveau chez le cabaretier.

Cet homme-éponge n'avait pas d'enfants, ce qui était heureux. Il était en revanche doté d'une compagne qui en voyait de cruelles, et qui cependant n'était pas trop aigrie. Sachant qu'elle avait affaire à un incorrigible, elle ne prenait plus la peine de faire des reproches à son mari. Pourtant, certain samedi soir, elle ne put s'empêcher de lui crier à la face, devant des voisins, alors qu'il regagnait le logis en apportant autre chose que de l'argent :

« Bougro dé soulon, t'as rupà dou moo et on tsa dé fouma sta senanna ! »

On bon beliet dè trombola.

Onna lotéri àobin 'na trombola, l'est tot'on, et vo sèdès pràò cein que l'est !

Quand 'na società a fautà dè cauquies centimes po regarni la tièce àobin quand volliont atsetà oquè d'estra, le vont demanda on permit àò Prèfet et, quand l'ont, cliào dáo comitè s'ein vont roucanà decé delé po lè prix. Tsacon baillè cein que pào, dàì bio savai ; lè boutequi, cauquies livres dè café, dáo taba, on paquiet dè secoria et y'ein a mimameint qu'ont bailli dáo bran po brantà lè vases ; lè carbatiers et lè marchands dè vin baillont cauquies botolhiès, coumeint dè justo ; cliào que tignont dè la ferblantèri baillont dàì potsons àobin dè cliào ballès fortsetès ein ardeint à quatre batz la dozanna, enfin, quiet ! tsacon fournè cein que pào et suivant cein que l'a !

Adon, quand l'ont rappertsi tot cé butin, le font dàì beliets dè lotèri po quat' à cinq iadzo mè que n'ya dè prix et onna demèinde nè, le firon t'ont sort cliào beliets àò pailo d'amont dè la pinta dè coumena ; ma fai, y'ein a adé dàì contents et dàì mau contents et, po pas que cliào z'iquie fassont tràò la potta, dè n'avài rein z'u, la musiqua est quie que l'ò djuèi cauquies maufferines po lè remètrè dè bouna.

Mà, se cliào prix font dzoiao cliào qu'ein ont, y'ein a dàì iadzo assein que ne s'ein tsailiont papi ; rein que po derè, que volliai-vo que ion dè la tempèrance fassè d'on paquiet dè bran àobin dè 'na botolhie dè riquiqui ? Et se l'est onna livra dè taba à chiquà ! que volliai-vo qu'ein fassè 'na damuzalla, se l'est li que l'a !

La società dè chant la Remoniqua dè Ca-fouilly-lè-Bots avàì fé l'an passà iena dè cliào trombola po reseimplià on boccon sa tièce, kà lo gaillà que la tégna l'avàì rupaiè à tsavon ein l'ai poaiseint pè bliossets po son compte.

La demèinde nè, que l'ont teri àò sort po lè prix, lo Jone àò taupi, qu'avàì prai dou beliets, a yu, sèdès-vo quiet ?

Na brossa à botolhies ! Et lo gaillà cabriolàvè dè dzoùie d'avàì zu cé affère, que mon-tràvè à ti cliào qu'aviont età bourl'à la lotèri.

— T'as zu oquè dè bio inque et t'as bin dè quie tant tè braguà ! l'ai fà adon lo gros Mar-que, que vò-tou fèrè dè n'uti dinse, tè, que te n'as ni cava, ni vin, papi dè la piqiuèta tsi tè à mètrè ein botolhies, cein ne tè vò servi dè rein et se tè vò mè crairè, fot mè cein via !

— Cein ! l'ai repond adon lo Jone, cein vò mè fèrè on tot cràno serviço, na pas, n'aussi pas poaire et vo z'allà vaire cein que pu fèrè fenameint avouè clià brossa !

— Et coumeint cein ? firon t'ont z'autro, qu'at-tiàvant.

— Et bin ! avouè, m'ein vé rinci quat' à cinq dozannès dè botolhies que y'òdrè eimprontà à mon cousin Fèli et avouè on sètai dè vin que y'òdrè queri à la pinta à Janeau, dinse y'arè dáo vin boutsi po regalà à remoille-mor ti lè z'amis àò bounan ! Ora, vo vaidès se mon prix ne pào pas fèrè on rudo serviço !